

À L'HORIZON

Par Sophie Poirier

Exercice d'écriture à partir d'un personnage en 2030

Pour le Département de la Gironde

Comment ne pas être nostalgique ?

Parfois, il sent venir ce désir du souvenir, il s'en veut. Quelques minutes, il flotte dans ce flou de mémoire, approche dangereusement d'un moment délicieux, les détails se redessinent, reviennent des sensations douces ou vives, un parfum quelquefois traverse la scène, une musique. Il se rappelle le vers de Verlaine, *elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tues*.

On pense encore trop au passé, et il essaie de convaincre les autres vieux comme lui, d'arrêter de ressasser.

Pour résister à cette tentation – les voilà dans une forme d'ascèse, qui l'aurait cru –, certains ont partagé un système de parades. Les anciens réflexes, devenus inutiles, à oublier. Pour lutter contre la nostalgie, il remue toutes les images, comme dans un shaker, cela forme un amalgame épais, impossible d'y distinguer autre chose qu'une couleur. Selon : un orange qui le réveille, un gris qui l'attriste encore un peu mais il se reprend vite.

Hauts les cœurs, l'avenir au bout du chemin, il se répète des phrases de scout, auxquelles il ne croit pas du tout, mais cela le fait rire, un pied devant l'autre.

Il passe par cette route depuis des années. Désormais, en marchant. Péniblement, mais sa lenteur n'est pas seulement due à la chaleur, son corps grince et tiraille.

Sur les côtés, la végétation dépasse de l'eau, et compose cette forêt étrange, et ce reflet comme si le monde se retournait.

On lui a volé son vélo. Dommage, il avait réussi à le garder depuis... Ah oui, depuis la crise pétrolière de 2028. Sans rapport avec celles du 20^{ème} siècle : des bagatelles qui avaient créé du chômage et modifié certains secteurs industriels ; en réaction, les publicités avaient chanté à la télé « *En France, on n'a pas de pétrole mais on a des idées* », et on avait grandi en pensant naïvement que oui, nos idées avaient plus de valeur que le pétrole. La crise pétrolière de 1973 n'avait rien ralenti, au contraire. Avec le recul, il voit bien que crise ¹ n'était pas le mot adéquat pour désigner ces événements. On aurait dû parler d'avertissements ou de semonces. Une crise, il savait maintenant ce que cela signifiait vraiment : les habitudes de vie changeaient radicalement, on abandonnait tout ce qu'on croyait certain en quelques mois – pour les plus chanceux –, on regardait le monde devenir un autre. On se regardait devenir un autre. C'était difficile à croire, tout ce qu'on perdait d'un coup ! Il n'en revenait toujours pas. Cela ressemblait à son divorce quand sa femme était partie un matin et n'était

¹ Crise : 2028 appelé encore une fois choc pétrolier (en référence aux chocs de 1973 et 1976). *Black Friday* aurait convenu parfaitement, ce vendredi noir à partir duquel le pétrole n'est plus distribué en Europe, ou de façon drastique et hors de prix.

plus revenue. Le vide, l'impossibilité de garder cette maison, le silence, manger avec cette assiette toute seule posée sur la table, putain il avait fallu du temps pour s'y faire à cette assiette unique au milieu de la grande table, alors il avait brûlé la table. Maintenant, il regrettait son geste parce que le bois coûtait cher. Et qu'est-ce que ça avait changé ? Son assiette toute seule sur une table plus petite, c'était triste aussi.

Qu'est-ce qui lui semble bizarre sur cette route ?

Pas de voitures. Il s'y est fait. Il s'arrête.

Les oiseaux.

Plus assez nombreux pour qu'on entende le piaillement que ça faisait autrefois. Il paraît que dans certaines zones du monde les oiseaux se retrouvent, les espèces solides, qui auraient conservé de l'évolution des sortes d'outils - des éléments physiques comme de belles plumes inutiles soudain utiles - et qui permettraient de modifier et d'adapter les comportements. Les oiseaux étaient en train d'inventer des nouveaux trajets vers de nouveaux territoires pour se nourrir et se reproduire.

Avant la crise de l'énergie, son ami Ali qui faisait partie de groupes d'actions et de réflexions, lui avait dit : *« Tu es prêt à donner quelle quantité de toi pour le collectif ? C'est à ça qu'on va mesurer ton engagement, à quoi tu renonces de ta vie personnelle pour nous faire de*

la place dans ton planning, dans tes vacances, dans ton égoïsme ? »

Il n'avait pas réussi à s'investir avec eux. Il devait se remettre de son divorce. Il manquait d'énergie. D'envie. Il n'y arrivait pas. Pourtant, il n'avait aucun doute sur la tournure que prendraient les événements, disons qu'il n'était pas optimiste, mais ça n'avait pas suffi à le mettre en branle. Il lisait beaucoup, et rédigeait des fiches sur des feuilles cartonnées, il les partageait de temps en temps, on lui disait de tenir un blog, mais ça ne l'intéressait pas plus que ça, il était de la vieille école. Parfois, il suivait Ali à des réunions et ses fiches lui permettaient de donner un avis appuyé avec des preuves, ou des phrases bien tournées. C'était tout.

Depuis, il les a rejoints. Il lui arrive de regretter la solitude, mais il ne mange plus jamais seul à sa table. Ils ont organisé cette maison, à se remplir, pleine de vieux au début, pleine de tout le monde au fur et à mesure, on n'abandonnait personne², c'était un fait solide, pas une idée en l'air.

Dans une de ses fiches, il avait écrit cette phrase : « *La démocratie existe par nos actions, pas de nos principes.* » C'était cela qu'ils éprouvaient. En actes : ne laisser personne à la porte donc apprendre à faire de la place

² Solidarité : est-ce qu'elle n'était finalement pas plus grande aujourd'hui qu'en 2020 ?

aux autres, donc organiser la vie multiple, donc agrandir l'espace de vie, donc échanger les connaissances, voter beaucoup, à main levée, faire des sous-groupes pour réfléchir, une personne une voix, laisser chacun s'autodéterminer, comprendre qu'on pouvait tenir un rôle une année ou un jour et puis un autre rôle une autre semaine ou la fois suivante. Quelquefois la tentation arrivait, surtout chez les plus âgés, de recommencer, avec des réflexes d'individus glorieux. Mais les jeunes leur montraient du doigt le monde dehors, souriaient et chantaient « *Ultralibéral, tu fais du mal* », ou « *Ça, c'est une réaction d'avant la fonte du permafrost* ». Pas besoin d'en dire plus... Ils étaient rares ceux qui osaient un *c'était mieux avant*, même si sur des tas de plans c'était vrai, des choses étaient mieux avant, mais ces choses avaient contenu en elles les catastrophes, ces choses nous avaient rendus aveugles et sourds, douillets et repus.

Enfin, marcher aide à penser. Il avait beaucoup de fiches là-dessus, sur les effets positifs de l'activité de la marche. À partir des années 2010, un phénomène s'était produit, une mode au début mais qui avait pris de l'ampleur : on randonnait à tout va, pour retrouver le sens, l'essentiel, la relation à la nature ³. Et puis, vers

³ Son livre préféré : *Marcher (ou L'art d'avoir une vie dérégulée et poétique)* de Tomas Espedal. Mais il y avait eu aussi des best-sellers comme les livres de Sylvain Tesson.

la fin de la décennie, il y avait eu autre chose, les marches des manifestations, les gens en colère marchaient, marchaient, des heures, dans les centres-villes, jusqu'à 18 kilomètres par après-midi, ils marchaient et chantaient et certains cassaient des vitrines ou brûlaient des poubelles, envahissaient des magasins et gênaient la consommation. Le samedi, le dimanche, parfois la semaine, le mardi, le jeudi, on marchait contre et pour, la misère et le climat, c'était drôle parce que le parti politique de ce jeune président élu en 2017 avait pour nom En Marche, et comme une prophétie ou un conte, depuis qu'il était au pouvoir, tout le monde marchait. Sans compter ceux qui préféraient le running, et ceux qu'on laissait derrière, loin, qui claudiquaient... *Peut-être que nous aurions dû faire le contraire, pensait-il, s'arrêter. Ou juste, rester au lit plus tard le matin.*

Désormais, on marchait utile, uniquement pour se déplacer.

Il a passé les marécages.

Des pins tordus font maintenant l'essentiel du paysage. Une passerelle – de temps en temps, il reconnaît sous ses pieds un morceau de porte, parfois un panneau métallique – a été aménagée au-dessus du sable.

Alors qu'il n'a croisé personne depuis un moment, une forme vient vers lui, il devine un chien. Il se raidit un peu, certains ont faim. Il se méfie, ralentit.

C'est un loup. Oui, aucun doute. Il cherche dans ses souvenirs, ses fiches de livres, comme s'il fouillait dans un classeur, à tourner les intercalaires fébrilement : ne pas courir. Ça y est, il se rappelle, l'histoire des indiens sous des peaux de loup pour immobiliser les bisons, les bisons connaissant la ruse pour échapper au loup, ne pas bouger, rester sur place, mais les bisons ne connaissaient pas la duplicité de l'homme, qui pour les piéger chassaient camouflés sous des peaux de bête et s'approchaient des bisons figés, jusqu'à la distance du tir d'une flèche.

Il se rappelle l'auteur⁴, mais pas le titre.

Il se tient droit, pas un geste, comme le bison, espérant que ce loup ne soit pas autre chose qu'un loup, qu'il ait gardé intact sa mémoire de loup, cette mémoire qui dicte au loup de ne pas attaquer la chose immobile, que

⁴ Antoine Nochy

si cette chose est immobile elle n'est pas menaçante, si cette forme est immobile il doit l'épargner. Ils partagent ces quelques minutes.

Rien ne programmait cette rencontre. Si la vie avait suivi un enchaînement normal, celui qu'on considérait normal, – *on disait encore normal en 2020, alors que rien ne l'était déjà plus* –, prévu, installé, chacun à sa place, rien n'aurait dû exister de cette situation. Lui à marcher au lieu de conduire sa voiture, ce loup au bout d'une nationale longue et droite avec d'un côté les chênes morts surgissant de l'eau, ni un lac ni une inondation, il faudrait inventer un nouveau mot pour ces zones remplies d'eau pendant six mois et qui s'asséchaient les six mois suivants, un lac sec, quand l'eau se retirait d'un coup, il y avait des fissures dans les sols, l'effet de chasse était si fort, il valait mieux éviter cette zone. Et ensuite, du sable partout et le haut des pins penchés par les vents furieux, un fouillis d'arbres. Donc lui et un loup ici, ce n'était pas prévu.

À l'âge où il imaginait qu'on pouvait enfin se plaire à un peu de routine, à l'âge où on ne cherche pas à bousculer mais au contraire, à l'âge où il rêvait de lire des heures tranquillement, il avait fallu retrouver l'énergie d'absorber les chocs, réagir, s'adapter. Un qui-vive permanent. Voilà, comme là, lui qui marche sur cette passerelle au-dessus du sable, dans un décor silencieux,

vide d'oiseaux, et un loup sur son chemin... L'animal avait sûrement faim.

Jacques a pensé qu'il allait peut-être mourir ainsi, mangé par un loup. Ce serait douloureux mais d'un point de vue intellectuel, il y trouvait du sens, ma foi pourquoi pas, une sorte de bataille originelle entre la nature et l'homme, qu'il allait perdre : ça, il avait compris la leçon.

Et ce loup, de quoi était-il animé ? Quelle sorte d'évolution subissait-il lui aussi, l'instinct de l'animal se perdait-il dans ce monde à l'envers ?

Mais la ruse de bison avait réussi.

Le loup tourna le dos à l'homme.

Ça y est, il était arrivé où il voulait.

Il y avait une station balnéaire ici, avant que le sable ne recouvre le littoral.

Jacques avait eu ce désir. Voir la mer. Il aimait tellement l'océan. Ce manque-là, il s'était dit qu'il pouvait le combler. Il suffisait d'un peu de temps et de courage pour faire la route. Il prendrait des forces avant de repartir en sens inverse. L'air de la mer allait le revivifier.

Des toits de maison dépassaient parfois de cette dune infinie. La passerelle prenait à présent appui sur des murs et des cheminées. Il préférait ne pas penser à tous les souvenirs ensablés, sous les pieds. Les gens avaient eu le temps de partir, heureusement.

En 2025, dans la ville d'à côté, la décision avait été prise de surélever encore une fois la digue. Il se rappelait d'une journée à la plage, avec ce mur de rochers derrière lui, si haut, et d'avoir pensé – à cause de ce mur dans le dos – qu'on avait atteint un paroxysme. Pour lui, l'océan avait toujours été un espace de liberté, les gens nus côte à côte, le plaisir de se baigner, ne rien faire, sentir les parfums, regarder des vagues et des coquillages, le réseau des téléphones ne fonctionnait pas et on s'en réjouissait. Cette barrière qui n'en finissait pas de grandir, cette vue sur la mer qu'on n'avait plus depuis le boulevard, cette masse de rochers qui coupait la route à l'océan, la liberté s'en

allait... Il n'aimait pas vraiment. La commune avait apparemment pris la bonne décision, jusqu'ici ils avaient pu se protéger. Là, à Soulac, l'eau était montée aussi mais c'était surtout le sable, des tonnes de sable en deux ou trois ans, les tempêtes successives accélérant le mouvement d'engraissement de la plage. Le choix de reculer la ville avait été voté dans un grand chagrin. La passerelle permettait de s'approcher du littoral. Le front de mer avait disparu. Il était remplacé par ce chemin-ponton construit de brique et de broc, garder un accès à l'eau. Au cas où.

En réalité, Jacques pensait qu'on ne pouvait pas se passer de l'horizon.

Il était heureux d'être venu jusqu'ici et de revoir ce paysage océanique. Si on occultait les côtés et les ruines en-dessous, qu'on regardait bien en face, bien droit, le Phare de Cordouan semblait moins haut qu'autrefois mais il avait encore l'allure d'un phare, mais un phare sans lumière était-ce encore un phare, il se dit que Oui, un repère, un phare, un signal, et avec cet océan vert pâle, quelque chose de l'éternité se rappelait, de l'ailleurs, de la beauté.

Il ne devait pas oublier ça, la beauté.

Cela lui redonnait de la force.

Il observait la couleur de l'océan, les transparences et les taches foncées que formaient les nuages, cette image il l'avait déjà vue cent fois, les ombres qui se

déplaçaient avec le vent sur la surface de la mer, les lignes blanches de l'écume, quelque chose de l'éternité mais qui ne devait rien au divin, c'est seulement un océan de la nuit des temps qui grossit et s'empoisonne. Il reprend une respiration : de la beauté en réserve. Il regarde à perte de vue.

Depuis la passerelle, le paysage a l'air merveilleux.

Ce projet d'écriture d'imaginaires positifs de 2030 dans une Gironde 100% résiliente est le fruit de travaux d'intelligence collective organisés dans le cadre de la quatrième cousinade inter-réseaux « La Gironde s'invente » en novembre 2019. Durant cette séance, près de 90 participants ont dessiné ensemble les éléments de décor d'une Gironde résiliente puis ont imaginé des personnages vivant dans ces nouveaux paysages, leurs parcours, leurs relations, leurs doutes, leurs espoirs.... La présente nouvelle est inspirée de cette séquence de travail. Elle ouvre une collection dont les prochains opus seront rédigés par les cousines et cousins de Gironde qui souhaiteront prendre la plume...

Ce projet s'inscrit dans l'Agenda 2030 et dans la stratégie girondine de résilience territoriale

En savoir plus sur les cousinades inter-réseau :
<https://www.gironde.fr/grands-projets/agenda-21-et-labom21labase#cousinade>

